III. DOCUMENTATION

L'ENSEIGNEMENT EN SUÈDE

Un peu de statistique. — La Suède a une superficie d'environ 450 000 km², dont 55 % sont des forêts, 9 % des terres cultivées, 1.7 % des prairies. Elle comptait, en décembre 1956, environ 7 350 000 habitants, dont la moitié de population urbaine. 23,4 % des Suédois se livrent à l'agriculture, 41 % à l'industrie et l'artisanat, 13 % au commerce, 9,6 % aux professions libérales.

L'unité administrative est la municipalité, à laquelle est laissée une large autonomie ; on en comptait 1 037 en 1956, dont 133 urbaines.

Notons, pour terminer ces quelques renseignements, que la densité moyenne de la population est de 17 au km². mais qu'elle tombe à moins de 4 au km² dans le nord du pays.

L'Enseignement du Premier Degré

En Suède comme ailleurs, l'Enseignement Primaire est d'organisation relativement récente ; c'est en 1842 qu'il reçut un statut, qui fixait sa durée à six ans. Chacune des 3 000 paroisses devait avoir une école et chaque ville épiscopale un séminaire pour la formation des maîtres. En 1919, le cycle de six ans fut prolongé par des cours complémentaires obligatoires ; en 1936, une septième année fut instituée avec la possibilité, pour certaines communes, de créer une huitième ou même une neuvième année, possibilité que toutes les villes importantes ne manquèrent pas de mettre à profit. Là où n'est offert que le cycle normal de sept ans est institué un cours complémentaire d'une année ; il comporte au moins 180 heures de cours et il est consacré à l'éducation civique et à la formation professionnelle adaptée aux conditions locales du commerce et de l'industrie. Le total annuel peut aller jusqu'à un maximum de 540 heures.

A cause de la réforme de l'enseignement, dont nous parlerons plus loin, et en raison du fait qu'un nombre croissant d'enfants bénéficie de l'Enseignement du Second Degré, le nombre d'élèves, qui suivent l'enseignement complémentaire dont il vient d'être question, va en diminuant : de 162 000 en 1930, il était tombé à 46 000 en 1955.

En 1957, sur 1 037 municipalités, 101 avaient un cycle de huit ans et 25 un cycle de neuf ans. L'ensemble des écoles primaires (volkskolas) reçoit 832 600 élèves dont 30 % appartiennent au cycle de huit ans et 5 % au cycle de neuf ans.

L'enseignement privé n'existe guère en Suède ; il intéresse moins de 0,5 % des effectifs et ne bénéficie d'aucune aide publique.

L'enfant entre à l'école primaire à sept ans, éventuellement à six ans s'il est bien doué. En général, il est soumis à un examen de « maturité scolaire » destiné à apprécier son intelligence, son développement physique et ses réflexes, à l'aide de tests et d'examens médicaux. Auparavant, il a pu être accueilli, de quatre à six ans, dans un jardin d'enfants ; il en existe actuellement 700 qui peuvent recevoir 35 000 enfants.

Les deux premières années de l'école primaire constituent l'école maternelle ; on y enseigne le catéchisme, le suédois, le calcul, l'étude du milieu, le chant, la gymnastique ; ensuite l'étude du milieu est divisée en histoire, géographie, sciences naturelles, dessin. En outre, selon le cas, on trouve dans les programmes, le jardinage, l'enseignement ménager, la protection des animaux, l'entretien des forêts, la défense contre les attaques aériennes, la lutte contre l'alcoolisme, l'éducation sexuelle, le code de la route.

La journée de travail compte quatre ou cinq heures pour les plus jeunes élèves, six ou sept pour les plus grands. La semaine est de six jours et l'année scolaire com-

porte au moins 214 jours de classe. Elle commence vers le 1er septembre et le premier semestre s'achève vers le 15 décembre. Le second semestre commence en janvier pour se terminer vers le 15 juin. Dans l'intervalle, il y a quelques petits congés (Pâques, Pentecôte), notamment en général une semaine pour les sports d'hiver à la fin de février.

En principe, l'école primaire est du ressort des autorités municipales. En fait, elle est de plus en plus contrôlée par l'Etat, qui assure la gratuité des études, l'inspection (52 inspecteurs primaires), les soins médicaux, les repas gratuits. Enfin, l'administration organise le transport des élèves dans les régions à faible densité de population, ce qui permet de faire disparaître les écoles à régime exceptionnel où le petit nombre d'élèves oblige à confier à un seul maître plusieurs sections de niveaux différents.

L'Enseignement du Second Degré

La plus importante école du Second Degré, selon les effectifs, est l'Ecole Réale, qui correspond à l'enseignement moderne, sans latin ni grec ; en 1956, 168 établissements recevaient 101 300 élèves, et le désir de bénéficier de l'Enseignement du Second Degré se fait plus vif d'année en année. En 1931, 15 % des élèves quittant l'école primaire entraient à l'école réale ; en 1956, ce pourcentage était devenu 41,2. Aujourd'hui, il a probablement dépassé 50 %, et on doit parfois écarter des candidats, faute de place et de personnel.

En principe, il n'y a pas d'examen d'entrée ; l'admission est prononcée d'après les notes obtenues à l'école primaire, sauf pour les élèves qui se présentent avant l'achèvement du cycle normal d'études du Premier Degré. Souvent, en raison de l'afflux des candidats, on est obligé d'exiger des notes supérieures au minimum théoriquement suffisant.

Les écoles réales sont généralement mixtes ; il en existe de deux sortes, l'une où les études durent cinq ans, après quatre années d'école primaire, l'autre où les études durent quatre ans, après six ans de primaire. Cette dernière forme est destinée aux élèves habitant dans les régions de faible peuplement, et qui se trouvent ainsi éloignés de localités assez importantes pour posséder une école réale. Les études durent un an de plus, mais l'élève peut rester plus longtemps dans le milieu familial.

Depuis 1956, le séjour dans l'école réale peut être réduit à trois ans pour ceux qui ont déjà étudié l'anglais à l'école primaire. L'étude de l'anglais est obligatoire en Suède, et de plus en plus des cours sont institués dans l'Enseignement du Premier Degré, aidés par la radio (on attache une extrême importance à la prononciation).

A l'école réale, l'anglais est obligatoire dès la première année, l'allemand dès la seconde ou la troisième année, selon la section. Le français est facultatif, pendant la dernière année ; il est choisi surtout par ceux qui envisagent d'entrer au lycée, pour lequel des notions de français sont exigées. Aucune langue étrangère, autre que les trois précédentes, n'est enseignée à l'école réale.

Les matières enseignées sont les mêmes que dans les écoles françaises analogues, avec, en plus, la religion. Cependant, durant les deux dernières années d'études, trois des matières régulières peuvent être remplacées par des sujets plus pratiques pour ceux qui ne poursuivront pas leurs études, ou qui entreprendront des études techniques.

L'école réale existe d'ailleurs aussi sous forme technique : commerce, chimie, mécanique, enseignement ménager. Quelle que soit la forme, générale ou professionnelle de l'enseignement, il se termine par le « realexamen », dont l'écrit est subi au début de mai et l'oral un mois plus tard. L'écrit comporte une composition de suédois et deux autres parmi celles d'anglais, d'allemand et de mathématiques. L'oral porte sur quatre matières, pour lesquelles il est tenu compte du choix fait par le candidat dans ses deux dernières années d'études. Cette partie orale de l'examen est d'ailleurs une simple formalité ; la décision est prise d'après l'écrit, et elle tient compte du tra-

vail fourni antérieurement par l'élève. En 1956, il y a eu 17 500 candidats au realexamen (dont 2 100 pour la forme pratique), c'est-à-dire environ 13,5 % du nombre annuel des naissances.

Le gymnase. — L'Enseignement Secondaire est donné dans les gymnases, dont le but principal est de préparer l'entrée à l'Université. Comme les écoles réales, les gymnases sont mixtes et sont des établissements d'Etat. Ils sont généralement associés à une école réale, et les études y durent trois ou quatre ans, trois pour ceux qui sont allés jusqu'au realexamen, quatre pour ceux qui ont quitté l'école réale avant l'année terminale.

Il existe actuellement trois sections : classique, sciences et générales, lesquelles, pendant les deux dernières années, se ramifient en diverses branches : latin seul, latin-grec pour le classique, biologie et mathématiques pour la section sciences, social et langues pour la section générale.

En 1956, 79 gymnases nationaux et 22 municipaux, recevaient 29 300 élèves dont 40 % dans les gymnases à trois ans d'études. La section classique était choisie par 35 % d'entre eux, la section sciences par 45 % et la section générale par 20 %.

Notons, en ce qui concerne les langues vivantes, qu'on peut étudier dans les gymnases, outre les trois langues fondamentales, l'espagnol, le russe ou le finnois.

Le couronnement des études est le baccalauréat ou « studentexamen ». L'écrit a lieu en mars ou avril, les épreuves sont les mêmes dans tout le pays. Il y en a trois ou quatre, dont une de suédois et une d'anglais. L'épreuve de suédois n'a pas une importance décisive, car on tient compte avant tout de la moyenne des devoirs de l'année.

Les candidats déclarés admissibles subissent les épreuves orales en mai ou juin ; il y a en principe quatre ou cinq interrogations, mais ce nombre est souvent réduit à trois ou même deux, en raison du nombre croissant de candidats.

Toutes les épreuves ont lieu dans le lycée même, avec les professeurs de l'établissement, auxquels sont adjoints des « censeurs », en général des professeurs d'Université. Le professeur interroge lui-même, dans sa spécialité, mais un censeur peut poser des questions. Professeurs et censeurs décident ensuite du résultat définitif, pour lequel l'oral importe peu finalement ; on tient compte d'une impression générale et du dossier scolaire du candidat. Il n'y a guère que 8 % d'échec à l'écrit et 6 % à l'oral. Les candidats qui ont échoué à l'oral peuvent être autorisés à réparer, dans un délai fixé, deux matières au plus, sinon, il y a une autre session complète d'automne.

Ici encore, le nombre des candidats augmente rapidement ; il y avait 4 150 bacheliers en 1946, il y en eut 6 600 en 1956, se répartissant en 3 700 garçons et 2 900 filles ; 80 % environ des bacheliers poursuivent des études supérieures. Notons enfin que l'âge moyen des bacheliers est de 20 ans, tandis que pour le realexamen il est de 17 ans.

La réforme de l'enseignement

Dès 1940, il apparaissait que le système scolaire suédois avait besoin d'être modernisé. L'Enseignement Primaire se révélait parfois insuffisant dans les matières de base étudiées à l'école ; il paraissait nécessaire d'étendre au plus grand nombre possible le bénéfice de l'école réale, dont la clientèle augmentait d'ailleurs d'année en année ; les régions rurales étaient défavorisées et leurs ressources intellectuelles ne semblaient pas suffisamment utilisées.

Après dix ans d'études et d'enquêtes, il fut décidé de mettre à l'essai l'école unique de neuf ans, qui réunit l'école primaire et l'école réale. Les communes, dont le nombre est préalablement réduit par fusion des plus petites, recevront chacune une école de ce type.

Pour le moment, et depuis 1952, la réforme est expérimentée dans quelques districts dont le nombre est progressivement accru. En 1956, l'expérience se poursuit dans 71 communes, et intéresse environ 110 000 élèves, soit 14 % de l'effectif total de l'école primaire.

Dans les deux premiers cycles, de trois ans chacun, l'enseignement est uniformément le même pour tous les élèves, tandis que les trois dernières années sont aménagées de manière à permettre une orientation progressive des élèves. Il a été en effet estimé qu'il n'était pas possible d'orienter définitivement avant que des goûts et des aptitudes se soient établis, c'est-à-dire avant la puberté.

Au début de la septième année est institué un jeu d'options entre lesquelles l'élève choisit une matière supplémentaire, théorique ou pratique ; l'année suivante, il choisit de même deux matières supplémentaires. Enfin, la neuvième et dernière année se partage en trois sections : 9*a* : générale ; 9*g* : préparation au gymnase ; 9*y* : professionnelle.

A titre d'exemple, le tronc commun comporte, en huitième année, la répartition suivante d'heures hebdomadaires, selon les matières :

Religion : 1 ; suédois : 3 ; histoire : 2 ; instruction civique : 2 ; géographie : 2 ; biologie et hygiène : 2 ; physique : 2 ; chimie : 3 ; mathématiques : 4 ; dessin : 1 ; musique : 1 ; éducation physique : 3 ; travaux manuels : 1 ; économie domestique : 1, et il est offert des options en suédois, anglais, allemand, orientation, travaux pratiques divers. Le français apparaît comme option (3 heures) dans les sections 9*a* et 9*g*.

Dans la section professionnelle 9*y*, la moitié de l'horaire est consacrée aux travaux pratiques ; cette section peut d'ailleurs être installée dans les écoles professionnelles antérieures à la réforme, et ces dernières devront, elles aussi, être mieux adaptées aux exigences modernes.

Les méthodes, elles aussi, font l'objet d'expériences ; la méthode d'enseignement avec interrogations, devoirs et leçons, doit céder la place à des méthodes plus actives, les examens seront supprimés, sauf le realexamen et le studentexamen, qui ne devront plus être un contrôle des connaissances, mais un simple examen de fin d'études.

Les frais accrus de l'enseignement seront naturellement supportés par l'Etat, mais on envisage cependant de laisser la plus grande liberté aux communes dans l'organisation de leur système scolaire, pensant favoriser ainsi le bon fonctionnement de l'institution mieux que par un lointain contrôle administratif.

Notons qu'avec ses diverses sections actuelles, le studentexamen a déjà subi une réforme provisoire destiné à l'adapter à la réforme, qui ne produira tous ses effets que vers 1965.

L'enseignement populaire

Il existe, en Suède, une importante organisation éducative populaire, dont les collaborateurs sont totalement désintéressés. C'est un médecin, Anton Nyström, qui a fondé en 1880 l'Institut Ouvrier, à Stockholm ; il était destiné à donner de l'instruction à tous ceux qui n'ont pu faire des études complètes pendant leur jeunesse. En 1885 était fondée l'Association Etudiants et Ouvriers ; puis les Universités participèrent aux conférences de vulgarisation, qui sont maintenant subventionnées par l'Etat.

Un peu plus tard, en 1902, à Lund, apparurent les cercles d'études, qui sont aujourd'hui plus de 44 000. Un cercle d'études comprend de 10 à 20 membres qui doivent être âgés d'au moins quatorze ans, sauf lorsqu'il s'agit d'études musicales. L'élément essentiel est la bibliothèque ; les membres du cercle étudient chez eux ; puis dans une réunion (le soir, en hiver notamment), ils font un compte rendu qui est suivi d'une discussion.

Enfin, nous devons mentionner les Ecoles supérieures populaires, dont la première fut créée en 1868. D'abord destinées à la jeunesse paysanne, les progrès de l'in-

dustrialisation en étendirent bientôt le bénéfice aux milieux ouvriers. Leur but était d'abord d'éveiller l'intérêt des élèves pour les problèmes sociaux ou spirituels ; mais, de plus en plus, on y organise des cours préparant à l'entrée dans des établissements réguliers d'enseignement.

Il y avait, en 1956, 89 écoles supérieures populaires recevant 12 000 élèves ; il y en avait 66 en 1950, recevant 7 000 élèves environ. L'Etat, les communes et diverses organisations culturelles accordent des bourses. Les écoles sont mixtes et les études durent deux ans, parfois trois, chaque année consistant en sept mois de cours d'hiver. Il y a aussi assez souvent un semestre d'été plus particulièrement destiné aux jeunes filles.

Il règne, dans les écoles populaires, une agréable atmosphère de liberté et de camaraderie entre élèves et maîtres ; très souvent, d'ailleurs, les plans d'études sont établis après discussion entre professeurs et élèves. Tous y prennent ou y renforcent l'esprit civique, le goût de la véritable démocratie et l'intérêt pour les questions nationales ou internationales.

On peut entrer dans les Ecoles supérieures populaires à partir de 18 ans, mais l'âge moyen des élèves est actuellement de 21 ans.

L'Enseignement Supérieur

La plus ancienne Université suédoise est celle d'Upsal, fondée en 1477 ; puis vient celle de Lund, qui ne date que de 1668. Ces deux Universités sont d'ailleurs les seules qui soient complètes, c'est-à-dire qui possèdent les cinq Facultés de théologie, droit, médecine, lettres et sciences. Il y a deux autres Universités, incomplètes, celle de Stockholm, qui possède les Facultés de droit, lettres et sciences, et celle de Göteborg, qui possède les Facultés de lettres et de sciences. Toutefois, Göteborg possède depuis peu une Ecole de médecine qui dispense un enseignement comparable à celui d'une Faculté, et Stockholm, de son côté, a le célèbre Institut royal de médecine et de chirurgie (Karolinska Institutet), qui est, en fait, la première Faculté de médecine et un important centre de recherches. D'ailleurs, la capitale est le siège de nombreux instituts spécialisés ; elle est finalement la première ville universitaire du pays et reçoit la moitié des effectifs des étudiants suédois.

En principe, pour être admis dans une Faculté ou dans une des deux Ecoles Polytechniques de Stockholm et de Göteborg, il suffit de posséder le studentexamen. En fait, on est obligé d'écarter un certain nombre de candidats ; on le fait en tenant compte des notes obtenues au studentexamen, en utilisant les tests ou parfois de véritables examens d'entrée. Pour les Facultés des sciences et les Ecoles Polytechniques, le diplôme obtenu dans les Lycées techniques est reconnu équivalent au studentexamen.

La politique suivie en ce qui concerne le recrutement des étudiants a beaucoup évolué ces dernières années. Naguère on se croyait menacé par le chômage intellectuel et on recherchait les moyens de limiter le nombre des étudiants ; aux Ecoles Polytechniques, on n'admettait guère qu'un candidat sur cinq. Aujourd'hui, avec l'évolution accélérée de la technique, on se croit menacé par une pénurie d'intellectuels et de techniciens, professeurs, ingénieurs ou médecins. On bâtit beaucoup dans les Universités, mais le personnel manque, et un accroissement notable du nombre d'étudiants dépend de l'application généralisée de la réforme de l'enseignement.

Les diplômes préparés sont le « kandidatexamen », qui correspond à une licence libre, et le « filosofiie-magister », qui correspond à la licence d'enseignement et permet d'enseigner dans les écoles réales et les gymnases avec le grade inférieur d' « adjoint » ; il demande quatre à six ans d'études.

Beaucoup d'étudiants se contentent du kandidatexamen ou même arrêtent avant de l'obtenir : leur but est d'obtenir des points qui les aideront à entrer à l'Ecole Polytechnique ou dans d'autres carrières bien rémunérées.

Pour recevoir l'un des deux titres précédents, il faut avoir obtenu au moins six points, le maximum de points pour une matière étant de trois. Il est de plus interdit d'obtenir les six points avec plus de quatre matières. Le groupement des matières est libre pour le kandidatexamen ; pour le filosofie-magister, on ne peut choisir qu'entre des groupes déterminés, d'où sont exclus en particulier les matières qui ne figurent pas dans les programmes du Second Degré.

Les examens écrits ont lieu six fois par an, et les étudiants se présentent à leur gré ; les épreuves orales ont lieu pendant toute l'année scolaire.

Une minorité d'étudiants continuent leurs études en vue du « licenciatexamen », qui est de niveau plus élevé que le diplôme d'études supérieures. Il porte sur une seule matière pour laquelle il faut avoir eu trois points à l'un des deux diplômes mentionnés précédemment. Il n'y a pas d'enseignement pour le licenciatexamen, qui est le fruit d'un travail personnel et donne le droit d'être professeur de gymnase avec le titre plus élevé de « lecteur ». 64 jeunes gens et 7 jeunes filles ont obtenu ce titre en 1955.

Après avoir obtenu le licenciatexamen, on peut briguer le titre suprême de docteur pour lequel on présente une thèse imprimée qui est souvent le développement de celle qui a été rédigée pour le licenciatexamen. La soutenance est une imposante cérémonie ; un nombreux public y assiste ; candidat et jury sont en habit, un détachement d'infanterie présente les armes, et après des heures de discussion, objections et réponses, le nouveau docteur reçoit une couronne de lauriers. En 1955, 29 titres de docteurs furent décernés, dont quatre à des jeunes filles.

L'enseignement universitaire est donné sous forme de cours et de séminaires ; ces derniers sont des groupes restreints d'étudiants (une dizaine environ), qui discutent une question préparée par l'un d'entre eux, ou les travaux écrits rédigés pour la préparation au kandidatexamen ou au filosofie-magister ; c'est aussi en séminaire que se fait la préparation au liencenciatexamen.

Dans les Facultés des sciences, les travaux pratiques ont une place très importante ; en physique, par exemple, une journée entière sur deux leur est consacrée. Chaque série de travaux pratiques est suivie d'un petit examen auquel il faut avoir satisfait pour être autorisé à se présenter aux examens annuels portant sur la matière étudiée.

Jusqu'à présent, le présalaire des étudiants a été repoussé par les commissions chargées de rechercher les moyens de « démocratiser » l'Enseignement Supérieur. D'assez nombreuses bourses sont accordées par l'Etat et aussi par les « Nations » ou associations corporatives d'étudiants qui sont parfois très riches grâce aux dons de leurs anciens membres. Néanmoins, beaucoup d'étudiants ne subsistent qu'à l'aide des prêts que leur consentent leur famille, leurs amis, ou des banques, ou même l'Etat, à un intérêt modique (3,5 %) ; le remboursement se fait ensuite en une dizaine d'années

Il en résulte qu'en Suède aussi, les étudiants sont rarement issus des milieux populaires de la nation ; pour le moment, on s'efforce de les aider en multipliant les bourses et en créant des cités et des restaurants universitaires. On ne sait si de telles mesures suffiront, surtout pour les sciences ; ici, comme ailleurs, les étudiants en lettres sont jusqu'à présent nettement plus nombreux que les scientifiques. En 1954, à Upsal, il y avait 3 000 étudiants de lettres pour 1 000 en sciences. Nous disions que naguère les Ecoles Polytechniques n'admettaient qu'un candidat sur cinq. Maintenant, c'est la proportion inverse qui est vraie : un candidat sur cinq est écarté.

L'Enseignement technique

L'Enseignement technique et professionnel a été organisé en 1918. En ce qui concerne l'industrie et l'artisanat, les ateliers-écoles donnent une formation théorique et pratique ; les études, de durée très variable, demandent de un à quatre ans. Par-

fois, l'école est reliée à une entreprise industrielle, qui intervient largement dans le fonctionnement des travaux pratiques.

Il existe aussi des cours d'apprentissage d'une durée de deux ans, à raison d'au moins quatre heures par semaine (généralement le soir) ; les apprentis peuvent ensuite entrer dans une école professionnelle, dont il existe naturellement des types très variés.

En 1955, les institutions précédentes étaient fréquentées par 152 000 élèves, dont une minorité faisait des études à plein temps.

Pour accéder à un niveau plus élevé de formation professionnelle théorique, il y a les gymnases et les écoles techniques. Pour entrer au gymnase, il faut posséder le realexamen et quelques connaissances pratiques. Les études durent trois ans, et se différencient à la fin de la première année. L'examen de sortie équivaut au studentexamen, et permet l'entrée dans les Facultés des sciences et les Ecoles Polytechniques.

Les écoles techniques sont un peu moins difficiles pour les conditions d'entrée ; les études y durent deux ans et sont moins poussées qu'au gymnase technique, en ce qui concerne la culture générale. C'est pourquoi le diplôme de sortie ne permet pas l'accès aux écoles techniques supérieures.

En 1956, 7 100 élèves fréquentaient les écoles techniques des deux types précédents, parmi lesquels 2 900 dans les écoles de caractère commercial.

Pour qui veut atteindre le plus haut degré de technicité, il y a les Ecoles Polytechniques de Stockholm et de Göteborg où l'on entre, nous l'avons dit, avec le studentexamen ou le diplôme équivalent délivré par les gymnases techniques. Les études y durent de quatre à cinq ans et demi, et sont organisées de manière assez analogue à celles de l'Ecole Polytechnique fédérale de Zurich. Pour obtenir le diplôme d'ingénieur, l'étudiant doit faire un stage de six mois dans l'industrie, pendant lequel il est payé au tarif ouvrier (mais exempté d'impôts, ce qui n'est pas négligeable dans un pays ou les impôts directs sont très lourds).

Les Ecoles Polytechniques délivrent des grades universitaires : la licence et le doctorat en technologie, dont le prestige est considérable et qui sont recherchés par les ingénieurs. Certains travaillent parfois pendant dix ans pour l'obtenir.

Conclusion

D'après ce bref aperçu, on voit que les problèmes que doit résoudre la Suède, en ce qui concerne son système d'enseignement, sont les mêmes que les nôtres ; la solution qu'elle a adoptée, avec l'école unique qu'elle met à l'essai depuis quelque six ans, rappelle le tronc commun, objet de tant de discussions chez nous.

Les discussions porteraient plutôt sur des détails techniques : nombre et nature des options, leur utilité et leur efficacité pour la culture générale, l'emploi des méthodes actives, le recrutement rapide d'un personnel plus nombreux. La Suède ignore la plupart des difficultés qui nous assaillent traditionnellement. A part quelque 10 000 Lapons, la population est très homogène à tous les points de vue : race, religion, niveau social et technique. Orientés beaucoup plus vers les pays anglo-saxons que vers les Latins, les Suédois n'accordent pas à la culture gréco-latine l'importance qu'elle a chez nous et peuvent se contenter plus aisément de l'étude des langues vivantes (anglais et allemand, beaucoup moins le français). Enfin, en négligeant des considérations politiques évidentes, mais déplacées ici, disons, ou plutôt répétons ce que nous avons déjà remarqué, que l'enseignement privé ne tient en Suède qu'une place tout à fait médiocre.

A. H.